

# Comment traduire un mot polysémique ?

Sándor ALBERT

## Introduction

La traduction d'un mot polysémique pose toujours des problèmes sérieux au traducteur, même s'il partage l'opinion des linguistes et des philosophes selon laquelle « ambiguïté, polysémie, obscurité, manquements aux enchaînements logiques et grammaticaux, incompréhension réciproque, faculté de mentir ne sont pas des maladies du langage mais la source de son génie » (Steiner 1978 : 223). En effet, la tâche du traducteur consiste non pas à raisonner de l'insolubilité théorique d'un problème de traduction, mais à essayer de le résoudre d'une manière ou d'une autre dans la pratique. La problématique très complexe de la polysémie<sup>1</sup> apparaît différemment pour les théoriciens (linguistes, lexicologues, sémioticiens, théoriciens de la traduction etc.) et pour un traducteur praticien, aussi la présentation des unités polysémiques est-elle différente dans les dictionnaires bilingues et dans les analyses discursives. La différence réside dans le fait que, dans un dictionnaire bilingue, les significations lexicales d'un mot sont séparées et numérotées l'une après l'autre (d'une manière générale, selon leur fréquence d'emploi), alors que dans le discours un mot polysémique exprime *en même temps* la totalité de ses significations qui se transforment *en un sens discursif*, offrant plusieurs possibilités de lecture et d'interprétation sémantique pour le lecteur (et aussi pour le traducteur).

Le but de ce court article est d'examiner les différentes techniques, conceptions et stratégies auxquelles les traducteurs peuvent recourir lors de la traduction d'un mot polysémique et, ensuite, sur la base de ces données empiriques, d'essayer de formuler quelques théorèmes généraux qui dépassent le cadre des exemples concrets.

## Traductographie

Le quatrain bien connu d'Arthur Rimbaud, cité ci-dessous servira de point de départ à nos réflexions micro-philologiques :

Départ

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.

Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.

Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !

Départ dans l'affection et le bruit neufs.

---

<sup>1</sup> Le terme de *polysémie* sera traité tout au long de cet article dans son sens le plus courant et le plus simple ; d'après la définition donnée par le *Dictionnaire de linguistique*, « on appelle polysémie la propriété d'un signe linguistique qui a plusieurs sens » (Dubois et al. 1973 : 381).

Nous ne voulons pas nous engager dans l'analyse des aspects littéraires (poétiques et stylistiques) de ce poème, ni en donner une explication de texte ou un commentaire composé détaillé et approfondi, mais nous concentrerons nos investigations sur la problématique indiquée dans le titre.

Dans ce quatrain, il y a plusieurs mots et constructions polysémiques qui mériteraient d'être analysés du point de vue traductographique, nous allons cependant nous occuper exclusivement des traductions possibles de la construction possessive « *les arrêts de la vie* » (ligne 3).

D'après le grand dictionnaire français-hongrois de Sándor Eckhardt, le nom « arrêt » est un nom polysémique ayant 18 acceptions hongroises différentes dont nous ne reproduisons ici que les plus importantes : 1. megállás, leállás ; megállítás ; 2. szüneteltetés, felfüggesztés ; 3. megállóhely, 4. döntés, ítélet ; 5. bírósági határozat, végzés. Les dictionnaires de synonymes donnent à peu près les explications suivantes : 1. action d'arrêter ou de s'arrêter ; 2. station où s'arrête régulièrement un véhicule de transport en commun ; 3. décision de justice prise après délibération etc, et pour synonymes : interruption, station, pause, grève, jugement etc.

Il semble incontestable que, dans ce poème de Rimbaud, chacune des significations lexicales données par le dictionnaire puisse être prise en compte par le traducteur comme équivalent discursif possible du mot « arrêt » : il peut s'agir aussi bien des « stations de la vie » que des « jugements de la vie » ou des « interruptions ou pauses de la vie » etc. Ce qui complique davantage l'affaire est que, théoriquement, c'est la *totalité* des significations indiquées par le dictionnaire qui exprimerait le plus pleinement le vouloir-dire du poète. Pourtant, le traducteur ne peut pas les énumérer tous, même s'il voulait rendre le plus complètement possible le sens très complexe de la construction française. Ainsi une solution telle que « *les arrêts de la vie* » : « az élet megállásai, leállásai, megállításai, szüneteltetései, felfüggesztései, megállóhelyei, döntései, ítéletei, bírósági határozatai, végzései » de la part du traducteur peut être qualifiée à juste titre de totalement absurde.

Dans la traduction moderne de László Kardos, nous trouvons l'équivalent *itélet* qui est la 4<sup>e</sup> acception attestée par les dictionnaires de ce mot :

Indulás

Eleget láttam. A látomás mindenütt előbukkant.

Eleget szereztem. Városok zsongása este és nappal és örökké.

Eleget tapasztaltam. Az élet ítéletei. – Zsongások és Látomások!

Indulás az új érzés és az új zaj felé.<sup>2</sup>

Curieusement, dans la première version hongroise de la traduction de ce quatrain (dans une édition datant de 1944)<sup>3</sup>, le même traducteur avait opté pour une solution différente : au lieu de « Az élet ítéletei », il avait donné : « Az élet elakadásai ». C'est d'ailleurs la seule modification que le traducteur ait fait dans le texte de ce poème. Il est à noter que « elakadás » n'est pas indiqué parmi les acceptions

---

<sup>2</sup> Cf. *Klasszikus francia költők*, Budapest, Magyar Helikon, 1968, 903.

<sup>3</sup> Arthur Rimbaud : *Költemények*. Debrecen, Ampelos könyvek, 1944, 121.

hongroises du nom « arrêt » dans le dictionnaire, c'est donc une création nouvelle de la part du traducteur : le résultat du parcours herméneutique renouvelé qu'il a accompli (ou refait) dans son activité d'interprétation. Cette solution illustre bien que, d'une part, le traducteur peut créer de nouveaux équivalents discursifs non indiqués par le dictionnaire et que, d'autre part, son effort vise à essayer d'établir une équivalence non pas sur le plan de la *langue* (sur le plan des significations lexicales), mais sur le plan du *discours* (c'est-à-dire sur le plan du sens).

Reste à essayer de deviner pourquoi László Kardos a éprouvé le besoin de changer le texte de sa version originale à cet unique point. Pourquoi a-t-il pensé que le mot « itélet » serait un meilleur équivalent dans ce poème que « elakadás » ? Bien évidemment, ce changement ne s'explique pas par le fait que « itélet » est donné par le dictionnaire alors que « elakadás » n'y est pas indiqué. Nous supposons (mais ce n'est qu'une opinion subjective) que László Kardos a voulu mettre en évidence, d'une manière ou d'une autre, que le mot « arrêt » est polysémique. Mais puisque aucun des équivalents potentiels hongrois n'est polysémique, il a dû recourir à un autre moyen pour réaliser son but : il a sans doute remplacé « elakadás » par « itélet » parce que ce dernier contient le mot « élet », et ce mot se reprend ainsi deux fois dans l'assertion hongroise (cf. hong. « az élet it-élet-ei »).

Le choix du traducteur hongrois est d'ailleurs justifié aussi par les traducteurs étrangers de ce quatrain. Puisque, sur le plan lexical, il n'y a de correspondance formelle dans aucune des langues examinées, les traducteurs étrangers, pour établir une équivalence discursive, ont été obligés de choisir *une* des correspondances formelles possibles, renonçant ainsi aux autres. Dans la traduction anglaise de A. S. Kline, par exemple, nous avons « the decisions of life », dans la version donnée par Louise Varese, nous trouvons « life's halts », la nouvelle traduction (datant de 2006) d'Andrew Haley donne « life's stops ». Bien que le contenu sémantique de « decision », « halt » et « stop » couvrent ensemble une partie considérable du champ sémantique du nom français « arrêt », les traducteurs n'ont pu qu'en choisir un, même s'ils étaient pleinement conscients que, par cet acte, il y aurait là une perte considérable. Le traducteur allemand de ce poème, Eric Berner emploie une phrase déclarative (« Das Leben stockt »), où le verbe « stocken » n'exprime qu'un seul aspect du sens de l'expression. Les deux traducteurs portugais de ce poème le rendent respectivement par « as paradas da vida » et par « estocadas da vida ». Le mot portugais « parada » qui vient du verbe « parar » ('s'arrêter') signifie en français « enjeu », « défilé », « parade ». L'autre équivalent portugais employé par Mário Cesariny est plus intéressant : le mot portugais « estocada » est calqué sur le vieux mot français « estocade » qui signifie '(kard)szúrás; döfés' ; au sens figuré 'váratlan támadás, nem várt kér(d)és' ; « l'estocade finale » est en hongrois 'kegyelem döfés'. Le mot portugais revêt ainsi une acception supplémentaire : celle d'un événement inattendu. Nous pouvons donc conclure que le traducteur portugais a élargi le sens original de cette construction pour lui prêter une nuance métaphorique et une connotation métaphysique.

Dans les traductions italiennes de ce quatrain, nous avons « le sentenze della vita » et « le soste della vita », le premier exprime plutôt le jugement (it. sentenza =

hongr. 'ítélet'), le second met l'accent plutôt sur un repos momentané (it. *sosta* = hongr. 'megálló', 'pihenő'). Dans les traductions espagnoles nous trouvons « los decretos de la vida » (esp. *decreto* = hongr. 'rendelet, határozat') et dans les traductions russes et serbocroates : « stancii zhizni » (russe *stancija* = hongr. 'megálló' ; 'állomás').

### Traductologie

L'analyse de ce seul exemple concret nous paraît suffisante pour pouvoir formuler quelques constatations théoriques plus générales sur les stratégies et les techniques que les traducteurs de différentes langues emploient lors de la traduction d'un mot ou d'une unité polysémique. Nous allons essayer de formuler ces constatations sous forme de *théorèmes* traductologiques.

(1) Qu'il le veuille ou non, le traducteur doit prendre en considération le fait que le dictionnaire est un produit « artificiel » qui ne peut lui fournir que des correspondances formelles ou lexicales (sur le plan de la *langue*), mais qu'il doit créer une équivalence sur le plan du *discours* ; pour l'établir, il n'utilisera pas nécessairement ou automatiquement une des correspondances formelles données par le dictionnaire, mais pourra également recourir à d'autres moyens, p. ex. créer un nouvel équivalent discursif non indiqué par le dictionnaire. C'est ce que László Kardos a fait lorsque, dans la première version de la traduction de ce quatrain, a employé le mot *elakadás* qui ne figure pas dans les dictionnaires.

(2) Si la quantité et la répartition des mots polysémiques étaient identiques dans les différentes langues, la traduction d'un mot polysémique ne poserait aucun problème pour le traducteur : il suffirait de remplacer le mot polysémique de la langue-source par le mot polysémique de la langue-cible et l'affaire serait la plus facile du monde. Même une machine bien algorithimisée pourrait aisément le faire. Mais, malheureusement, les langues ne se construisent pas de cette manière. Comme nous le savons bien, « toute langue représente une structure unique. Elle représente une conception du monde qui lui est propre et qui n'a de correspondance exacte dans aucune autre communauté linguistique » (Malmberg 1977 : 248).

Sur le plan de la *langue*, il y a plusieurs possibilités théoriques :

(a) à chacune des significations d'un mot polysémique d'une langue correspondent des mots autonomes (monosémiques) dans une autre langue : c'est le cas du nom « arrêt » ou de « Angst » de la théorie psychanalytique freudienne dont le contenu sémantique total ne peut être exprimé que par l'emploi de deux mots français autonomes, « peur » et « angoisse ».

(b) à plusieurs mots autonomes d'une langue correspond un mot polysémique dans une autre langue : aux mots hongrois *kiállítás*, *megvilágítás*, *tájékoztatás*, *felvilágosítás*, *kifejtés* correspond le nom français polysémique *exposition*.

(c) un mot est polysémique dans deux ou plusieurs langues, et l'étendue de cette polysémie est exactement identique dans les deux langues (alternative théoriquement possible, mais peu probable dans la pratique) ;

(d) un mot est polysémique dans les deux langues, mais dans une proportion différente (dans la pratique : supposons par exemple qu'un mot ait une dizaine de significations possibles dans une langue et aussi une dizaine de significations dans une autre, mais ces significations ne se recouvrent que partiellement).

Cependant, ce sont des alternatives purement théoriques pour le traducteur qui ne traduit pas des *langues*, mais des *textes* concrets, et la matrice des ces possibilités théoriques change dès le moment où nous passons sur le plan du *discours*. En effet, dans un texte concret, un mot monosémique sur le plan de la langue peut devenir polysémique, mais l'inverse arrive souvent aussi : un mot polysémique sur le plan de la langue devient monosémique sur le plan du discours.<sup>4</sup> Comment cela est-il possible ? Qu'est-ce qui peut rendre monosémiques les mots polysémiques et inversement ? Bien évidemment, c'est le *contexte*.

À vrai dire, le contexte aide considérablement le traducteur à déchiffrer la signification des unités linguistiques polysémiques : si dans le dictionnaire les unités lexicales sont dépourvues de tout contexte (sont décontextualisées), dans un texte concret les mots apparaissent toujours entourés d'un contexte discursif, référentiel, situationnel etc. qui facilite leur compréhension et interprétation. Mais l'apparition du contexte va de pair avec l'apparition des *connotations*, « l'élément le plus incontrôlable de la langue », comme les appelle une traductrice française, Sylvie Durastanti. Un sémioticien israélien a écrit il y a plus d'un demi-siècle : « Il existe un risque de lire dans les mots de l'auteur des significations qu'il n'avait jamais pensé y mettre, significations nées au contraire dans l'esprit du lecteur ou du traducteur » (cf. Mounin 1976 : 14). Sylvie Durastanti réfléchit ainsi à propos des connotations : « La linguistique préférerait ignorer les connotations, qui détonnent un peu dans le tableau lisse et bien rangé qu'elle se fait de la langue. Aux yeux des linguistes, souvent soucieux de vertement remettre chaque mot à sa place, quel serait le langage idéal ? Un langage bien sûr strictement dénotatif, parfaitement informatif. Bref, un langage débarrassé du parasitage anarchique, du flou brouillon des connotations. Car la connotation demeure l'élément le plus incontrôlable de la langue » (Durastanti 2002 : 49).

Outre la connotation, l'autre grand danger que le traducteur doit affronter est le piège des « faux amis de la traduction » : le traducteur, préférant choisir le parcours le plus facile, ne se soucie guère de l'interprétation approfondie du mot ou de l'expression polysémique de la langue-source, mais le transcode (le calque) tout simplement sur le plan de la langue<sup>5</sup>. Pourtant, il y a des cas où cette « solution » est totalement erronée. Dans le poème de Rimbaud, nous avons la phrase factieuse « assez eu ». Les traducteurs anglais ne font que transcoder tout simplement le verbe « avoir » donnant comme équivalents : « Enough had » et « Had enough ». C'est ce

---

<sup>4</sup> Nous sommes persuadés que les phénomènes linguistiques tels que la synonymie et la polysémie se présentent et devraient être traités différemment sur le plan de la langue et sur le plan du discours. Les traducteurs praticiens savent très bien par leur activité quotidienne qu'il existe aussi une *synonymie* et une *polysémie discursives* à peine étudiées jusqu'ici par les théoriciens de la traduction.

<sup>5</sup> En revanche, la problématique des « faux amis de la traduction » est largement représentée dans la littérature spécialisée de la linguistique contrastive et de la traductologie.

que fait aussi le traducteur allemand (« Genug gehabt ») et l'un des traducteurs portugais (« Farto de ter »). Ces solutions sont absolument pertinentes et acceptables, les traducteurs profitent de la polysémie extrêmement riche (mais en proportions différentes) des verbes *avoir*, *to have*, *haben* et *ter*.<sup>6</sup> Mais la traduction portugaise donnée par Mário Cesariny montre que, théoriquement, il est possible de prendre également un autre parcours herméneutique. En effet, dans sa traduction, nous trouvons la construction syntaxique analogue mais ayant un sens différent : « Por demais sofrido ». L'emploi du verbe portugais *sofrer* ('souffrir') illustre bien que le champ sémantique du verbe *avoir* est beaucoup plus vaste que celui du verbe hongrois *birni*, *szerezni* et que le traducteur hongrois aurait pu donner lui aussi la solution suivante : « eleget szenvedtem ».

(3) Dans le cas où le mot est polysémique dans la langue-source, le traducteur ne peut en rendre que partiellement le contenu sémantique et se produit alors une *perte* inévitable : une partie du contenu sémantique du mot se perdra inévitablement au cours de l'opération traduisante. Même la totalité des significations possibles ou virtuelles d'un mot n'est pas équivalente au *sens* qu'il peut prendre dans un discours. Mais il faut s'y résigner car, comme Georges Mounin l'a formulé il y a plus d'un demi-siècle : « Tous les arguments contre la traduction se résument en un seul : elle n'est pas l'original » (Mounin 1955 : 7).

## Références

- DUBOIS, J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.  
DURASTANTI, S., *Éloge de la traduction*, Paris, Le Passage, 2002.  
MALMBERG, B., *Signes et symboles : Les bases du langage humain*, Paris, Picard, 1977.  
MOUNIN, G., *Les belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.  
MOUNIN, G., *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1976.  
STEINER, G., *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, 1978.

---

<sup>6</sup> D'après l'opinion de certains théoriciens, la traduction linguistique, c'est-à-dire le simple transcodage sur le plan du code (de la *langue*) n'est pas une véritable traduction : c'est la réexpression des signifiants par les moyens linguistiques d'une autre langue.